

LES LIVRES DU



NOUVEAU MONDE

Patrice Flichy

Les nouvelles
frontières du travail
à l'ère numérique

Seuil

Les nouvelles frontières
du travail
à l'ère numérique

Du même auteur

Les Industries de l'imaginaire
Pour une analyse économique des médias
Presses universitaires de Grenoble, 1980

Une histoire de la communication moderne
Espace public et vie privée
La Découverte, 1991

L'Innovation technique
Récents développements en sciences sociales, vers une nouvelle
théorie de l'innovation
La Découverte, 1995

L'Imaginaire d'internet
La Découverte, 2001

Le Sacre de l'amateur
Sociologie des passions ordinaires à l'ère numérique
La République des idées / Seuil, 2010

PATRICE FLICHY

Les nouvelles frontières
du travail
à l'ère numérique

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ce livre est publié dans la collection
« Les livres du nouveau monde »
dirigée par Pierre Rosanvallon

ISBN 978-2-02-136851-2

© Éditions du Seuil, septembre 2017

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Introduction

Le travail est aujourd'hui en pleine transformation. Le salariat stable, qui s'était lentement imposé et était devenu la situation standard à la fin du xx^e siècle, commence à régresser. Le salariat momentané progresse. Contrat à durée déterminée, intérim, travail à temps partiel, polyactivité, deviennent courants, tout comme le travail indépendant¹. Cette précarisation du travail s'accompagne d'une crise des professions. Les barrières qui les protègent sont en train d'être abaissées. Des outsiders qui n'ont pas de compétences et d'expériences reconnues commencent à remplacer les professionnels qualifiés. Ils remettent en cause la division traditionnelle du travail. Ils viennent de professions voisines, ou même de l'extérieur du monde du travail. Des amateurs remplacent des professionnels. Des individus ordinaires réalisent depuis leur domicile des tâches effectuées auparavant au sein des entreprises. Ainsi, ce n'est pas seulement le travail qui se

1. Cf. « Nouvelles formes du travail et de la protection des actifs », FranceStrategie1727.fr, mars 2016 ; Olivier MARCHAND, « 50 ans de mutation de l'emploi », *Insee Première*, n° 1312, septembre 2010.

précarise, mais ce sont également ses frontières qui deviennent plus poreuses. Les entreprises se concentrent sur leur métier de base, sur les activités les plus stables, et sous-traitent les autres à l'extérieur. Les indépendants absorbent une partie de cette sous-traitance, celle qui correspond aux tâches les plus spécialisées ou les plus instables. Au cours de ces dernières années, le nombre d'indépendants a progressé. Cette augmentation vient d'abord des auto-entrepreneurs, qui sont rarement des travailleurs à plein temps et recherchent le plus souvent dans cette activité un revenu complémentaire.

Le numérique est au cœur de ces mutations. Uber est devenu l'étendard de la révolution digitale. Ses détracteurs parlent d'«ubérisation de l'économie». L'automatisation a d'abord transformé le travail industriel, depuis les laboratoires de recherche jusqu'à la fabrication, puis l'informatisation a permis à l'automatisation de progresser dans le tertiaire. Des emplois ont été supprimés et remplacés par du salariat momentané. Plus largement, le *digital labor* gratuit ou sous-payé se substitue au salariat. Le travail à la tâche, qu'on croyait avoir disparu, réapparaît. Pendant une bonne partie du xx^e siècle, on a vu se développer des firmes intégrées qui se sont révélées plus efficaces que des petites entreprises échangeant sur le marché avec des coûts de transaction élevés. Les grandes entreprises ont offert à leurs salariés des emplois stables. Aujourd'hui, le modèle de la firme hiérarchique étendue semble remis en cause. Des petites entreprises peuvent se coordonner de façon très efficace grâce aux plateformes électroniques. Des travailleurs indépendants et solitaires proposent leur production sur de nouvelles foires virtuelles. Le nouveau modèle économique n'est plus celui des grandes organisations stables, mais celui de travailleurs momentanés et atomisés offrant leur production sur le marché. La numérisation de l'économie est ainsi à l'origine de la précarisation actuelle du travail.

Un tel raisonnement, qui fait de la révolution numérique le facteur explicatif unique de la précarisation du travail, est toutefois réducteur. Il ignore le rôle joué par d'autres éléments

de transformation de l'économie contemporaine : la mondialisation, la financiarisation, le chômage endémique, etc., mais aussi les choix de travailleurs et de citoyens qui souhaitent être plus autonomes, se singulariser, valoriser leur réputation et leur patrimoine domestique, renforcer l'économie non marchande... C'est l'approche que je souhaite mener ici : partir du travail choisi et réalisé, et non de la forme des contrats de travail. Si l'on se focalise sur les individus et leur choix plutôt que sur les déterminants technologiques et économiques, il faut changer d'approche, ne plus analyser les nouvelles formes de travail en termes d'emploi mais en termes de contenu du travail. Il convient de se demander si les travailleurs indépendants font le même travail que les travailleurs stables, d'examiner les liens qu'il y a entre leurs activités de travail et leurs activités domestiques, de quelle façon ils ont acquis leurs compétences, comment ils organisent leur collaboration avec les autres intervenants, gèrent leur réputation, construisent un espace de travail distinct ou non de celui de leur domicile.

Si le monde du travail est en pleine transformation, si ses frontières craquent, s'il déborde de tous côtés, on doit alors s'intéresser à sa périphérie. Les outsiders du monde du travail apportent souvent des compétences et une expérience acquises hors travail, à domicile ou dans des tiers lieux. Leurs activités peuvent aussi bien être menées dans un cadre marchand que non marchand. Il y a une unité de l'activité laborieuse qui remet en cause la coupure entre travail salarié et autoproduction, mais surtout brouille les frontières entre le travail et les loisirs, c'est celle de l'engagement dans l'activité, de la volonté de s'impliquer dans l'ouvrage en cours, du souhait de construire une cohérence entre les différentes expériences que les individus ont vécues.

Les nouvelles formes de travail qui se développent aujourd'hui amènent le sociologue à comparer des activités menées dans des cadres différents et à se poser des questions qui n'étaient guère envisagées auparavant. Prenons le cas de la conduite automobile. Quelle différence y a-t-il entre l'individu qui prend sa voiture

pour accompagner un voisin au travail et celui qui va chercher un inconnu qu'il a contacté à travers une plateforme pour faire un voyage avec lui ? Dans le premier cas c'est un don, dans le second une participation aux frais, mais l'activité de conduite reste la même, et elle n'est guère différente de celle du chauffeur de VTC qui utilise Uber ou une autre plateforme, comme de celle du chauffeur de taxi, qui est un professionnel patenté du transport des personnes. Munis d'un véhicule et d'un GPS, ces quatre chauffeurs accomplissent tous la même activité. Et pourtant, dans le premier cas il s'agit d'un loisir et dans le dernier de l'exercice d'une profession. Dans les deux cas intermédiaires, c'est du travail de l'entre-deux. Soudain, l'activité domestique pensée comme un loisir ou une consommation devient une production. Mais ce phénomène ne date pas d'aujourd'hui. Il n'a pas été inventé par Uber ! L'autoproduction, les activités amateur, le *do it yourself* (DIY), ont démarré à la fin du XIX^e siècle, à l'époque où le travail commence à se séparer de l'espace et de la vie domestique.

Si la similitude entre activité de loisir et activité de travail est évoquée à l'heure d'Uber et de BlaBlaCar, elle est rarement signalée en revanche par les sciences sociales quand il s'agit d'analyser les activités antérieures au numérique. La sociologie est trop souvent organisée en sous-disciplines étanches étudiant chacune l'un des champs spécifiques de l'activité sociale. La sociologie du travail n'a rien à voir avec la sociologie des loisirs. Et pourtant, prenons un chef qui réalise un plat dans son restaurant et le fait également chez lui. Dans le premier cas, c'est un travail rationalisé grâce à des ustensiles complexes ; dans l'autre, c'est une activité réalisée entièrement par lui-même, avec des outils simples, pour son propre plaisir et celui de ses convives. Mais c'est bien la même recette ! Prenons un autre exemple, celui du guide de montagne et de son client. Alors qu'ils effectuent la même course, affrontent les mêmes difficultés, la fatigue ou le froid, éprouvent la même satisfaction d'arriver au sommet, pour le premier il s'agit d'un travail, pour le second d'un loisir.

Qu'est-ce que le travail ?

Comment expliquer qu'une même activité puisse être un travail dans un cas, une activité domestique ou une passion dans l'autre ? Les sciences sociales ont résolu le problème en considérant que le travail crée de la valeur, s'inscrit dans un rapport social, celui du salariat¹. Cependant, le travail peut aussi être analysé sous bien d'autres angles. S'il est à la fois une contrainte, un désagrément et une nécessité, il est aussi un élément de la réalisation de soi qui permet de gagner en satisfaction et en autonomie. On peut également examiner le travail comme un dispositif de coopération avec d'autres, d'intégration au monde social. Quand on adopte ces perspectives, le travail et les autres activités menées à côté (loisirs-passions, bricolage, travail d'appoint), qu'on peut appeler passions ordinaires², sont moins opposés qu'on ne le pense. Ils peuvent même avoir de nombreuses proximités.

Si l'on veut bien comprendre les nouvelles formes hybrides de travail et de passions qui apparaissent aujourd'hui avec le numérique, il faut, d'abord, se demander comment le travail a pris la forme qu'il a aujourd'hui. Pendant longtemps, le mot « travail » désignait l'ensemble des activités humaines débouchant sur un résultat déterminé. À l'époque moderne, on a commencé à analyser le travail comme un rapport salarial. Ainsi, ce n'est qu'avec l'apparition du capitalisme qu'on pense le travail comme une activité sociale unifiée. Là où il y avait une pluralité de travaux renvoyant à des activités toutes différentes, l'économie classique voit un point commun, la création de valeur. Quand on s'intéresse à la création de richesse, le travail apparaît homogène. Le droit va également faciliter l'unification du travail, en définissant un cadre, celui du salariat, et en considérant tout le reste comme

1. Cf. Michel LALLEMENT, *Le Travail. Une sociologie contemporaine*, Paris, Gallimard, 2007, notamment l'introduction.

2. Christian BROMBERGER (dir.), *Passions ordinaires*, Paris, Hachette, 1998.

hors travail. L'État-providence mis en place de façon stable après-guerre a accompagné l'instauration du salariat et l'unification du travail, en organisant la protection sociale (santé, retraite, chômage), ceci dans le cadre du compromis fordiste favorable aux travailleurs et acceptable par le capital. C'est parce qu'il travaille que l'individu est assuré contre les accidents de la vie¹.

Cette unification du travail autour du salariat n'empêche pas le maintien de formes marginales utilisées par les exclus du marché du travail permanent (les travailleurs précaires) ou par les travailleurs indépendants. Mais il existe aussi du travail non marchand, informel, domestique, ou même du travail de loisir. Dès qu'on s'intéresse aux activités de travail et non à la valeur du travail, ces différentes activités sont beaucoup plus proches qu'on ne l'estime généralement. On constate alors un recouvrement entre le travail dedans (dans l'entreprise, dans les rapports marchands) et le travail dehors. Si l'on considère ce travail dehors non pas comme une distraction mais comme une autre façon de réaliser un objectif, de produire un objet, on observe que, ce qui le distingue du travail dedans, c'est d'être le plus souvent non marchand, « complet » (l'autoproduction ne parcellise pas le travail, mais elle implique d'assurer soi-même l'ensemble des tâches) et destiné à des utilisateurs proches (famille, amis).

De l'autre travail au travail ouvert

Ainsi, les formes de travail extérieur au salariat ne sont pas seulement des buttes-témoins d'un travail précapitaliste en voie d'extinction, mais plutôt le signe que les activités laborieuses dépassent largement le salariat. C'est cet *autre travail*, ces passions ordinaires que ce livre veut étudier. C'est un travail, dans la mesure où il s'agit de réaliser une tâche définie au préalable. Analyser ce

1. Sur la crise de cette vision assurantielle de la solidarité, cf. Pierre ROSANVALLON, *La Nouvelle Question sociale. Repenser l'État-providence*, Paris, Seuil, 1995.

travail, c'est examiner l'engagement dans l'activité, l'accomplissement d'une tâche, les satisfactions qu'elle apporte, mais aussi les obstacles qu'il faut franchir pour la réaliser.

S'intéresser à la fois au travail dedans et au travail dehors, c'est estimer que le travail ne se limite pas à un cadre unique, celui du salariat et de l'autorité d'un patron, c'est aussi se placer à la frontière d'une activité marchande et d'une activité domestique ou bénévole, d'une activité professionnelle et d'une activité amateur, c'est, enfin, porter son attention sur des activités qui ne se déroulent pas dans l'espace physique ou organisationnel d'une entreprise, mais se tiennent dans l'espace domestique ou dans un lieu tiers.

Cet autre travail existe depuis deux siècles, cependant il est vécu comme une activité mineure. Au tournant du xx^e et du xxi^e siècle, on assiste, toutefois, à un changement profond. L'engagement dans ces autres activités devient plus important. Alors que quatre Français sur dix se définissent par leur métier, ils sont trois sur dix à se définir par leurs passions. Cet élément identitaire est assez voisin chez les personnes qui travaillent et chez celles qui ne travaillent pas ou ne travaillent plus¹. Cet investissement dans les passions est lié à la volonté de l'individu de s'autonomiser, de fixer lui-même son parcours de vie, de construire son expérience en mobilisant ses capacités. Il y a évidemment là un élément essentiel des mutations contemporaines du travail. Cette volonté de construire soi-même son identité va rencontrer, en outre, de nouvelles manières de faire, celles proposées par le numérique. De nouvelles opportunités naissent, des zones de débordement entre le travail et le loisir apparaissent, les barrières entre le travail du dedans et le travail du dehors cèdent, l'autre travail va prendre de nouvelles formes, des nouvelles activités vont naître à l'extérieur du monde du salariat. En utilisant ses compétences personnelles et les ressources du ménage (logement, voiture, etc.), l'individu va

1. Insee, enquête « Histoire de vie », 2003.

pouvoir développer des activités indépendantes qui prolongent le travail amateur ou le *do it yourself* et accèdent au marché. De nouveaux espaces, sans frontière bien définie, se font jour qui accueillent des formes de travail hybrides ou transgressives. La séparation entre le travail salarié et l'*autre travail* s'estompe. Une nouvelle forme de travail apparaît, le *travail ouvert*. La grande caractéristique du *travail ouvert* est de ne plus se placer à côté du travail salarié, mais de constituer un nouveau monde qui utilise complètement les opportunités du numérique, en maintenant un continuum entre des activités privées (loisirs, passions) pratiquées pour soi et des activités réalisées pour les autres sous une forme marchande ou non marchande. On entre alors dans l'économie du partage ou l'économie solidaire. Ces nouvelles formes de travail extérieures au salariat, ouvertes à des outsiders, à des amateurs en voie de professionnalisation, court-circuitent largement l'organisation des professions, remettent en cause la loi et les règlements publics, notamment la propriété intellectuelle. Le *travail ouvert* est évidemment très lié aux logiciels du même nom. Le nouveau cadre de l'*open access* permet de transformer des productions logicielles ou culturelles en *biens communs*. Le numérique crée une continuité entre certaines activités salariées et des activités menées par soi-même.

Les mutations du travail à l'âge numérique

La question centrale de ce livre est d'analyser comment se substitue à un *autre travail* mené à côté du travail professionnel, comme une activité faiblement reconnue, un *travail ouvert* qui propose une vision alternative du travail associant activités professionnelles et passions.

La première partie s'interroge, de façon générale, sur les rapports entre le travail et les loisirs. Deux paradigmes peuvent être mobilisés sur cette question, celui de l'opposition entre ces deux sphères d'activité et celui de leur continuité. Je présenterai tout d'abord la thèse, traditionnelle en sociologie, de la séparation

(chapitre 1). Face à l'aliénation du travail, l'individu peut trouver, dans les loisirs, des activités qui lui permettent de prendre du plaisir, de s'exprimer. Avec les mutations contemporaines, cette séparation va-t-elle se maintenir, va-t-on vers la disparition du travail ou au contraire vers l'intégration de tout le temps libre dans les activités de travail ? Au paradigme de l'opposition entre le travail et les loisirs, on peut opposer un autre paradigme, celui de la continuité des modes de faire (chapitre 2). Celui-ci s'inscrit dans d'autres approches sociologiques plus minoritaires (sociologie de l'activité, sociologie des identités) qui s'intéressent principalement à l'engagement dans l'activité, à la façon dont l'individu réalise son désir d'accomplissement, se mobilise pour faire face à l'inconnu. Cet engagement peut dans certains cas relever de la vocation¹. Alors, la personne s'investit totalement dans ce qu'elle fait, sans compter son temps ; elle se constitue seule sa compétence. L'activité passionnée que j'examine ici ne concerne pas seulement l'activité artistique mais toutes les formes de passions ordinaires. Elle donne sens à l'existence. Elle constitue un élément fort de la définition de soi. Bien plus que le statut social de l'individu, elle révèle sa « vraie » personnalité, son moi expressif. Cet engagement intense dans l'activité peut se manifester aussi bien dans le travail que dans les loisirs et peut prendre la forme d'un « travail passionné »² ou d'un loisir de passion³. L'analyse de l'enquête statistique « Histoire de vie » (chapitre 3), qui porte simultanément sur le travail et les loisirs, permettra de trancher entre les deux paradigmes présentés précédemment. Est-ce que les deux formes d'engagement du travail et du loisir s'opposent ou s'articulent ? Les loisirs se substituent-ils au travail pour ceux qui en sont insatisfaits ou pour ceux qui n'en ont plus à titre

1. Sur la vocation artistique, cf. Nathalie HEINICH, *Du peintre à l'artiste. Artisans et académiciens à l'âge classique*, Paris, Minuit, 1993.

2. Marc LORIOU et Nathalie LEROUX (dir.), *Le Travail passionné. L'engagement artistique, sportif ou politique*, Toulouse, Érès, 2015.

3. Olivier DONNAT, « Les passions culturelles, entre engagement total et jardin secret », *Réseaux*, n° 153, 2009, p. 79-127.

provisoire ou définitif, ou au contraire assiste-t-on à un entrelacement de ces deux domaines du faire ? L'opposition ou le rapprochement entre le travail et les loisirs prennent des formes différentes tout au long des phases de la vie. Aussi, je serai amené à étudier, plus loin dans le livre, les parcours biographiques des passionnés.

La deuxième partie de cet ouvrage sera consacrée à l'étude de l'*autre travail*. En premier lieu, on examinera les modèles alternatifs du travail qui abolissent toute séparation entre le travail dedans et le travail dehors, et se sont d'abord développés sous des formes utopiques (chapitre 4). Ces utopies sont apparues dans un premier temps au début du capitalisme, chez certains entrepreneurs socialistes du XIX^e siècle, comme William Morris. En Europe, ces derniers s'opposaient au progrès technique ; aux États-Unis, au contraire, ils étaient largement ouverts à l'innovation technologique. On trouve cette même approche technophile dans les contre-cultures hippie et hacker de la seconde moitié du XX^e siècle. Il s'agit d'inventer un autre travail basé sur l'autoproduction et, pour ces derniers utopistes, de mobiliser les formidables opportunités du numérique. L'*autre travail* prend aussi une forme différente, plus modeste et quotidienne, à travers une sphère d'activité qui s'est développée à côté de la forme unifiée du travail imposée par le capitalisme industriel. Cet *autre travail* ordinaire est à la frontière du travail d'appoint, du bricolage et des loisirs ; il est situé dans des espaces et des temps différents du travail salarié. J'exposerai ensuite une analyse sociohistorique de ces activités quotidiennes du faire, l'amateurisme comme voie de professionnalisation, le travail d'à côté ou le *do it yourself* comme rupture avec le travail dans l'entreprise et dispositif d'échange local ou comme façon de construire son cadre de vie (chapitre 5).

Ces premières réflexions sociohistoriques sur le travail vont nous permettre d'étudier les mutations contemporaines du travail. La troisième partie de ce livre sera consacrée au *travail ouvert* à l'ère numérique. Je présenterai d'abord la culture numérique

partagée par nos contemporains, qui définit les possibilités du travail ouvert et le marque profondément (chapitre 6). Le numérique offre à la fois des outils facilitant un travail autonome pouvant être réalisé à la maison ou en entreprise, des dispositifs de collaboration en réseau et de grands systèmes centralisés. Cette culture numérique est profondément marquée par les utopies hackers des fondateurs de la micro-informatique et d'internet, qui restent toujours une référence idéologique pour de nombreux acteurs du numérique. Je réaliserai ensuite une ethnographie de différentes formes de travail ouvert numérique (chapitre 7), en analysant les itinéraires biographiques d'une quarantaine de personnes qui, grâce aux outils digitaux, ont développé des pratiques transversales variées. Les uns tentent d'unifier leur vie autour de leurs passions, d'autres trouvent différentes solutions pour accorder leur travail rémunéré avec leurs passions, d'autres enfin dénichent une nouvelle source de revenus en mobilisant leurs ressources domestiques. Ils transforment leurs outils de consommation en outils de production de service. J'explorerai ainsi les multiples formes hybrides de travail ouvert. Au-delà de la diversité des itinéraires, il y a bien un mode d'action spécifique dans l'espace du travail ouvert (chapitre 8). Le travail est choisi et recomposé en remettant en cause la division habituelle du travail ; il mobilise des compétences particulières, souvent acquises de façon autodidacte. Il s'agit d'un travail visible présenté dans différents espaces du Net et qui permet ainsi de se construire une image de soi. Le choix des activités menées s'inscrit dans un projet de carrière personnel qui n'est défini ni par l'entreprise ni par la profession. Enfin, dans le travail ouvert, le marché ne fait pas disparaître le don : le marchand et le non-marchand s'entremêlent (chapitre 9). J'étudierai quatre situations spécifiques où l'individu peut choisir entre le don et le marché : l'accueil chez soi (ou dans son véhicule), la remise en circulation d'un bien qui n'a plus d'usage, le don ou la vente d'un objet réalisé par soi-même, la participation à la réalisation de biens communs.

La quatrième et dernière partie traitera plus spécifiquement

de la question du numérique et des plateformes. Le numérique offre non seulement des outils pour le travail ouvert, mais plus largement des moyens de rapprocher les activités professionnelles et privées (chapitre 10). Il fournit des logiciels pour la création et la conception (dessins 2D, 3D) et des procédés matériels accessibles dans des Fab Lab¹ (imprimantes 3D, découpeuses laser, etc.). Le web permet d'accéder à de multiples dispositifs coopératifs. Surtout, ces travailleurs d'ailleurs (les utilisateurs du travail ouvert) font appel à des plateformes qui, en fournissant un accès aux utilisateurs, sont devenues des vecteurs de démocratisation des activités productives, permettent d'organiser des échanges personnels au sein d'un nouveau cadre de confiance. La société de la confiance interpersonnelle de l'époque précapitaliste réémerge dans un monde complètement mondialisé, à l'aide d'un dispositif qui sécurise la relation interpersonnelle. Mais, en même temps, les plateformes formatent l'activité et remettent en cause les régulations sociales existantes en vigueur dans les professions ou fixées par la loi. Si d'un côté elle libère le travail, de l'autre elle l'encadre, voire l'enchaîne. C'est cette spécificité du travail sur les plateformes qu'il conviendra enfin d'examiner (chapitre 11). Voit-on apparaître une remise en cause fondamentale du salariat au profit d'un travail indépendant non salarié, ou même d'un travail gratuit? Le statut d'indépendant est-il imposé par les plateformes ou souhaité par les travailleurs d'ailleurs?

Bien entendu, le travail ouvert n'est pas présent dans l'ensemble des activités de travail, le travail indépendant restant largement minoritaire. Le salariat est encore la norme pour l'essentiel des travailleurs, et il existe toujours de grandes organisations hiérarchiques, néotayloriennes, qui sont cependant de plus en plus mal vécues par les salariés les plus jeunes, d'autant plus que pour la plupart ces derniers démarrent leur vie professionnelle avec des statuts précaires. Le travail ouvert que je souhaite

1. Contraction de l'anglais *fabrication laboratory*, «laboratoire de fabrication».

explorer ici révèle des formes nouvelles d'activité qui ouvrent la porte à des modifications profondes du travail et du salariat, du rapport entre le travail dans l'entreprise et le travail dehors. De nombreuses entreprises s'interrogent d'ailleurs sur le « travail libéré », proposent des organisations du travail où l'on ne définit ni durée ni espace de travail, mais juste les objectifs¹. Le travail ouvert devient ainsi une référence pour de nouveaux modes d'organisation du travail en entreprise, mais aussi un cadre qui structure les activités, citoyennes et non marchandes, menées dans des collectifs virtuels ou des groupements associatifs.

Cette étude a bénéficié des remarques et des suggestions de mes collègues, Michel Atten, Jean-Samuel Beuscart, Dominique Cardon, Kostas Chatzis, Héléne Ducourant, Alexandre Mathieu-Fritz, Kevin Mellet, Sylvain Parasia, Dominique Pasquier et Pascal Ughetto. Je les en remercie tout particulièrement ainsi que certains thésards du laboratoire, Alexandre Blein, Émile Gayoso, Dilara Trupia, et des étudiants du master de communication de l'université Paris-Est Marne-la-Vallée qui ont observé, avec enthousiasme, certaines de ces pratiques.

1. Cf. par exemple la méthode managériale ROWE (*Results Only Work Environment*), définie dans Cali RESSLER et Jody THOMPSON, *Pourquoi le travail nous emmerde... et comment faire pour que ça change ?*, Paris, Maxima, 2011.

John Scheid
Les Dieux, l'État et l'individu
Réflexions sur la religion civique à Rome
2013

Thomas Piketty
Le Capital au xx^e siècle
2013

Thomas Römer
L'Invention de Dieu
2014

Pierre Rosanvallon
Le Bon Gouvernement
2015



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S À LONRAI (61)
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2017. N° 136848 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE